

ou les éphélides, de petits ronds et de bandelettes d'emplâtre de Vigo. On dit le remède excellent pour détacher les taches et renouveler l'épiderme.

Remède à employer quand on a la peau grasse.

Une demi bouteille eau de-vie blanche à 70 degrés.

Borax mélangé à l'eau-de-vie, 2½ gros.

Agiter la bouteille avant de s'en servir et employer tous les matins en frictions à l'aide d'un linge fin. Si l'on ne peut supporter l'eau-de-vie à 70 degrés ajouter un quart d'eau distillée.

Cosmétique pour entretenir la fraîcheur du teint et pour blanchir la peau.

Eau de fleurs d'oranger, une demi-bouteille.

Glycerine pure..... 5 gros

Borate de soude..... 1 gros

Lotionnez le visage et appliquez ensuite la poudre de riz.

Préparation contre le hâle. Excellente pour le teint et remplaçant le cold cream.

Beurre de cacao..... 2½ gros

Cire vierge..... 2½ gros

Huile d'amandes douces..... 2 oz

Essence de roses..... 5 gouttes

Faites fondre au bain-marie, pilez des fenilles de joubarbe dans un mortier et passez le jus à travers un linge. Ajoutez peu à peu ce jus à votre bain-marie en agitant vivement afin de faire un mélange parfait.

Après refroidissement, conservez dans un pot de porcelaine fermant très bien. Très bon contre la sécheresse de la peau.

Lotion pour les teints sensibles à l'action du froid. Cette lotion guérit les rougeurs du visage provoquées par le froid.

Tannin..... 1 gros

Alun..... 1 gros

Alcool..... 1½ oz.

Camphre..... ½ gros

Eau de roses..... ½ lbs.

Lotion pour les teints prédisposés aux boutons.

Eau distillée..... ½ lbs.

Bicarbonate de soude..... ¼ gros

Essence de Lavande..... 10 gouttes

Lait virginal :

Eau de roses..... 1 lbs.

Teinture de benjoin..... 1 gros

Ajoutez tout doucement l'eau à la teinture.

Voici maintenant une recette très en honneur en Orient pour conserver ou rendre au teint sa primitive fraîcheur : On prend un œuf frais, on sépare le jaune du blanc. Avec le bout du doigt on étale très régulièrement le jaune sur le visage. On laisse sécher et on conserve cette couche de jaune d'œuf pendant trois heures.

On enlève ensuite les petits morceaux de jaune d'œuf, puis on essuie la figure sans la laver avec un linge de toile fine.

On répète cela tous les jours après s'être préalablement lavé le visage dans de l'eau de son en ayant soin de préparer son eau de son la veille et à l'eau tiède.

Ce remède me semble fort anodin et je le donne pour ce qu'il vaut.

L'eau de sureau, le thé, l'eau miellée, l'eau distillée de tilleul et tous les laits d'amandes et autres sont également employés pour la conservation du teint et tout cela ne vaut pas l'eau-de-vie ou l'eau additionnée d'eau de Cologne, de Hongrie, de Chypre, de Lavande et toutes les eaux à base d'alcool étendues d'eau pure selon le degré d'alcool contenu dans chacune d'elle. Avec l'adjonction du borax, cela constitue le meilleur cosmétique moderne, qui de plus convient à toutes les femmes. Celles dont la peau est sèche et rugueuse et dont l'épiderme s'écaille facilement pourront employer en plus une pommade comme le cold cream, la pommade de concombres, la glycérolé d'amidon ou la pommade qui suit ainsi que celles dont nous avons précédemment donné la formule.

Huile d'amandes douces..... 1 gros.

Blanc de baleine..... ½ gros.

Cérat de galien..... 1 oz.

Le beurre frais et l'axonge (saindoux) fraîche sont également excellents pour les peaux sèches,

mais l'odeur en devient répugnante à la longue. La peau s'en imprègne et finit par sentir le rance.

Les pâtes de farine d'orge ou de farine d'amidon mélangées de miel, de blanc d'œuf, d'huile d'amandes douces ou de graisse de chevreau sont parfaites pour rendre le teint blanc et lisse.

On les applique le soir en se couchant.

En général, toutes les pommades et les pâtes bien entendu doivent être employées le soir et les lotions le matin. Lorsqu'on se sert de pâtes pour la figure il faut enlever cette sorte de cataplasme le matin à l'aide d'une infusion d'eau de cerfeuil. C'est un moyen d'obtenir un très beau teint et je le recommande aux personnes que cela n'empêchera pas de dormir.

Eviter autant que possible, lorsqu'on tient à la pureté de son teint, certains médicaments qui lui sont contraires comme par exemple le fer.

Comme on le voit, chaque personne peut choisir la recette qui s'applique à la nature de sa peau ; cependant il est des teints tellement jaunes ou d'une pâleur si malade, de même que des teints rouges ou violacés, contre lesquels il n'y a rien à faire.

Or, malgré mon horreur naturelle pour les fards je suis obligée de convenir qu'ils sont indispensables dans quelques cas. Nos lectrices trouveront aux : Fards, tous les renseignements nécessaires pour apprendre à s'en servir avec adresse.

VOYAGE DE GULLIVER A BRODIGNAC

(Suite et fin)

Dans cette déplorable situation, j'entendis, ou je crus entendre, quelque sorte de bruit à côté de ma boîte, et bientôt après, je commençai à m'imaginer qu'elle était tirée et en quelque façon remorquée, car, de temps en temps, je sentais une sorte d'effort qui faisait monter les ondes jusqu'au haut de mes fenêtres, me laissant presque dans l'obscurité. Je conçus alors quelques faibles espérances de secours, quoique je ne pusse me figurer d'où il me pourrait venir. Je montai sur mes épaisses, et approchai ma tête d'une petite fente qui était au toit de ma boîte, et alors je me mis à crier de toutes mes forces et à demander du secours dans toutes les langues que je savais. Ensuite, j'attachai mon mouchoir à un bâton que j'avais, et, le haussant par l'ouverture, je le brandis plusieurs fois dans l'air, afin que si quelque barque ou vaisseau était proche, les matelots pussent conjecturer qu'il y avait un malheureux mortel renfermé dans cette boîte.

Je ne m'aperçus point que tout cela eût rien produit ; mais je connus évidemment que ma boîte était tirée en avant. Au bout d'une heure, je sentis qu'elle heurtait quelque chose de très dur. Je craignais d'abord que ce ne fût un rocher, et j'en fus très alarmé. J'entendis alors distinctement du bruit sur le toit de ma boîte, comme celui d'un câble, ensuite je me trouvai haussé peu à peu au moins de trois pieds plus haut que je n'étais auparavant ; sur quoi je levai encore mon bâton et mon mouchoir, criant au secours jusqu'à m'enrouer. Pour réponse, j'entendis de grandes acclamations répétées trois fois, qui me donnèrent des transports de joie qui ne peuvent être conçus que par ceux qui les sentent ; en même temps, j'entendis marcher sur le toit, et quelqu'un appelant par l'ouverture et criant en anglais : "Y a-t-il quelqu'un là ?" Je répondis : "Hélas ! oui : je suis un pauvre Anglais, réduit par la fortune à la plus grande calamité qu'aucune créature ait jamais soufferte ; au nom de Dieu, délivrez-moi de ce cachot." La voix me répondit : "Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre ; votre boîte est attachée au vaisseau, et le charpentier va venir pour faire un trou dans le toit et vous tirer dehors." Je répondis que cela n'était pas nécessaire et demandai trop de temps, qu'il suffisait que quelqu'un de l'équipage mit son doigt dans le cordon, afin d'empêcher la boîte hors de la mer dans le vaisseau. Quelques-uns d'entre eux, m'entendant parler ainsi, pensèrent que j'étais un pauvre insensé, d'autres en rirent ; je ne pensais pas que j'étais alors parmi des hommes de ma taille et de ma

force. Le charpentier vint, et dans peu de minutes fit un trou au haut de ma boîte, large de trois pieds, et me présenta une petite échelle sur laquelle je montai, j'entrai dans le vaisseau en un état très faible.

Les matelots furent tous étonnés, et me firent mille questions auxquelles je n'eus pas le courage de répondre. Je m'imaginai voir autant de pygmées, mes yeux étant accoutumés aux objets monstrueux que je venais de quitter ; mais le capitaine, M. Thomas Villetcks, homme de probité et de mérite, originaire de la province de Salop, remarquant que j'étais prêt de tomber en faiblesse, me fit entrer dans sa chambre, me donna un cordial pour me soulager, et me fit coucher sur son lit, me conseillant de prendre un peu de repos, dont j'avais assez de besoin. Avant que je m'endormisse, je lui fis entendre que j'avais des meubles précieux dans ma boîte, un brancard superbe, un lit de campagne, deux chaises, une table et une armoire ; que ma chambre était tapissée, ou, pour mieux dire, matelassée d'étoffes de soie et de coton, que, s'il voulait ordonner à quelqu'un de son équipage d'apporter ma chambre dans sa chambre, je l'y ouvrerais en sa présence, et lui montrerais mes meubles. Le capitaine, m'entendant dire ces absurdités, jugea que j'étais fou ; cependant, pour me complaire, il promit d'ordonner ce que je souhaitais, et, montant sur le tillac, il envoya quelques-uns de ses gens visiter la caisse.

Je dormis pendant quelques heures, mais continuellement troublé par l'idée du pays que j'avais quitté et du péril que j'avais couru. Cependant, quand je m'éveillai, je me trouvai assez bien remis. Il était huit heures du soir, et le capitaine donna ordre de me servir à souper incessamment, croyant que j'avais jeûné trop longtemps. Il me régala avec beaucoup d'honnêteté, remarquant néanmoins que j'avais les yeux égarés. Quand on nous eût laissés seuls, il me pria de lui faire le récit de mes voyages, et de lui apprendre par quel accident j'avais été abandonné au gré des flots dans cette grande caisse. Il me dit que, sur le midi, comme il regardait avec sa lunette, il l'avait découverte de fort loin, l'avait prise pour une petite barque, et qu'il l'avait voulu joindre, dans la vue d'acheter du biscuit, le sien commençant à manquer ; qu'en approchant il avait connu son erreur, et avait envoyé sa chaloupe pour découvrir ce que c'était ; que ses gens étaient revenus tout effrayés jurant qu'ils avaient vu une maison flottante ; qu'il avait ri de leur sottise, et s'était lui-même mis dans la chaloupe, ordonnant à ses matelots de prendre avec eux un câble très fort ; que, le temps étant calme, après avoir ramé autour de la grande caisse et en avoir plusieurs fois fait le tour, il avait observé ma fenêtre ; qu'alors il avait commandé à ses gens de ramer et d'approcher de ce côté là, et, qu'attachant un câble à une des gâches de la fenêtre, il l'avait fait remorquer ; qu'on avait vu mon bâton et mon mouchoir hors de l'ouverture et qu'on avait jugé qu'il fallait que quelques malheureux fussent enfermés dedans. Je lui demandai si lui ou son équipage n'avait point vu des oiseaux prodigieux dans l'air dans le temps qu'il m'avait découvert, à quoi il répondit que, parlant sur ce sujet avec les matelots pendant que je dormais, un d'entre eux lui avait dit qu'il avait observé trois aigles volant vers le nord ; mais il n'avait point remarqué qu'ils fussent plus gros qu'à l'ordinaire ; ce qu'il faut imputer, je crois, à la grande hauteur où ils se trouvaient, et aussi ne put-il pas deviner pourquoi je faisais cette question. Ensuite je demandai au capitaine combien il croyait que nous fussions éloignés de terre ; il me répondit que, par le meilleur calcul qu'il eût pu faire, nous en étions éloignés de cent lieues. Je l'assurai qu'il s'était certainement trompé presque de la moitié, parce que je n'avais pas quitté le pays d'où je venais plus de deux heures avant que je tombasse dans la mer ; sur quoi il recommença à croire que mon cerveau était troublé, et me conseilla de me remettre au lit dans une chambre qu'il avait fait préparer pour moi. Je l'assurai que j'étais bien rafraîchi de son bon repas et de sa gracieuse compagnie, et que j'avais l'usage de mes sens et de ma raison aussi parfaitement que